

PRÉSENTATION DU NUMÉRO
L'IMPÉRATIF D'UNE PENSÉE TECHNO-ÉCOLOGIQUE

Jacob Boivin

Université du Québec à Montréal

Notre époque est, depuis le début des années 2000, caractérisée par le néologisme d'« Anthropocène » pour désigner l'influence des activités humaines à titre de force perturbatrice à l'échelle du temps géologique (Crutzen et Stoermer, 2000). Le poids des activités anthropiques conduit aujourd'hui à une augmentation persistante des gaz à effet de serre, une augmentation générale de la température sur la planète (IPCC 2021, p.47), une dégradation de la biodiversité menant à une sixième extinction de masse (Ceballos *et al.* 2015; WMO 2022), des bouleversements majeurs dans les cycles bio-géo-chimiques à l'échelle globale (Bonneuil et Fressoz 2016, p.20-23) ainsi qu'à d'autres perturbations. Plus qu'une simple identification stratigraphique, l'Anthropocène constitue un réel point de rupture, un « évènement limite » (Haraway, 2016) qui marque un avant et un après et qui exige de nouveaux modes d'existence portés par de nouvelles façons de penser notre rapport à nous-mêmes ainsi qu'aux autres, humains comme non-humains.

Si ce néologisme possède donc la force d'une introspection réflexive nécessaire, la notion est toutefois critiquée par plusieurs en raison de son faux universalisme invisibilisant et de la dépolitisation de la crise climatique qu'il présuppose (Bonneuil et Fressoz, 2016; Haraway, 2016; Yussof, 2018). En effet, comment cibler cet

« *anthropos* » lorsque vient le temps de prendre des décisions politiques aujourd’hui? Mettre la totalité de l’humanité sous un seul terme empêche de voir la localité sociohistorique des ancrages et des points de rupture qui ont mené à notre condition contemporaine tout comme les rapports de pouvoir qui nous maintiennent sur cette trajectoire. Cela empêche notamment de poser le rôle que joue le mode de production capitaliste et son origine britannique impériale (Capitalocène, Malm, 2016; Moore, 2016), de percevoir l’importance du dispositif sociotechnique colonial de la plantation et son rapport au monde concomitant (Plantationocène, Haraway, 2016; Ferdinand, 2019), de situer le rôle de la guerre et du militaire (Thanatocène), d’historiciser l’accumulation et la consommation (Phagocène, Accumulocène) ou de critiquer la puissance contemporaine des systèmes techniques (Technocène, Haff, 2014; Hornborg, 2022). Ainsi, en l’absence d’une multitude de récits alternatifs, notre compréhension des implications de l’Anthropocène tend à être tronquée. C’est plutôt à une reproduction du statu quo et à une éternelle foi envers le progrès technologique saisi comme horizon quasi théologique de la modernité qu’on tend à s’en remettre.

Toutefois, la notion d’Anthropocène possède tout de même un intérêt, celui d’évoquer comme problématique l’ambiguïté fondamentale qui caractérise « *anthropos* ». À cet effet, nous serions bien en mal d’identifier clairement une quelconque forme d’essence ou domaine qui caractériserait clairement l’être humain. L’histoire – et les multiples récits évoqués précédemment – nous enseigne plutôt assez vivement comment cet argument fut plutôt mobilisé pour nous rendre aveugles à d’autres formes de vie (animale, végétale) ou pour définir un sujet de l’histoire unique marqué par l’exclusion (raciale, sexiste). Dans le sillon de la pensée du philosophe Bernard Stiegler, tracer une essence humaine quelconque tiendrait plutôt à reconnaître son absence d’essence, son

« défaut d'origines » comme condition fondamentale (2018). *Anthropos* serait alors cet être lacunaire chargé de produire sa propre condition et doué en ce sens de capacités toutes dédiées pour le faire. En effet, la particularité humaine tient plutôt dans le fait que le rapport au monde est toujours médié par une forme de technique et une forme de langage, une forme d'extériorité. En ce sens, notre rapport au monde est toujours un rapport au monde ouvert, une construction et une déconstruction constante de possibilités et d'impossibilités dont les modalités sont organisées par un croisement entre technique et langage, entre nos capacités à imaginer un monde et celles à agir dessus.

Dans cette perspective, la condition de l'Anthropocène possède peut-être au moins la pertinence de pointer la nécessité d'une pensée techno-écologique faisant écho à l'ambiguïté ontologique humaine. Cette condition peut se comprendre comme un croisement entre technique et langage qui présuppose toujours un devenir écologique distinct, potentiellement destructeur, potentiellement soignant. À cet effet, la notion d'écologie elle-même se doit d'être précisée. Proposé par Ernst Haeckel en 1867, le terme synthétise et réorganise un ensemble de pensées plus anciennes autour du rapport à notre environnement (Bonneuil et Fressoz, 2016, p.209) et n'est donc pas absolument nouveau. Il permet toutefois de mettre l'accent sur le fait que les êtres vivants composent un foyer (*oikos*) à la fois en compétition, mais également en symbiose et donc plus largement en relation. Saisie comme une discipline (un discours, *logos*), cela se traduit par une épistémologie relationnelle qui inclue les conditions physiques et biologiques de l'existence. Or, avec la question technologique, l'être humain introduit la dimension sociopolitique à cette condition relationnelle. Les rapports de forces, les choix et critères d'utilisation, les formes des institutions sociales et les représentations

symboliques qui structurent la technologie deviennent des composantes intrinsèques de l'écologie. Nature et société se trouvent co-constituées au point tel que pour certains (Morton, 2007; 2021), la notion de nature elle-même – historiquement chargée d'un rapport privilégié à la question écologique – n'apparaît que comme le résultat d'une objectivation moderne qui empêche de réellement penser en des termes relationnels. La nature apparaîtrait toujours comme extérieur à nous et comme une chose à protéger, encapsuler, contrôler, gérer et non comme partie intégrante de notre être. D'autres soulignent plutôt la nécessité fondamentale de maintenir une distinction entre nature et société, précisément pour pouvoir redéfinir les modalités de leur relation aujourd'hui (Neyrat, 2016; Malm, 2017).

Ainsi, parler d'écologie est toujours parler de relation et de cette extériorité qui est toujours une partie constitutive de l'intériorité, mais les termes de la relation ne sont pas toujours évidents. Dans le cadre de l'Anthropocène, il importe donc de faire de la technologie et de l'écologie deux faces d'une même dynamique relationnelle qu'il convient de réinventer aujourd'hui. Il s'agit de constater le rapport plus profond qui constitue la techno-écologie comme condition ontologique et épistémologique. À cet effet, il convient de souligner une dynamique relationnelle qui serait proprement techno-éco-logique, soit fondée dans un rapport entre une forme de technique, de milieu et de pensée qui sont co-constitutifs. Ce n'est ni simplement la pensée (le *logos*) qui ouvre notre rapport au monde (comme le pensait Heidegger), ni strictement la technique (comme on retrouve dans le déterminisme technologique moderne), mais un croisement entre les deux (techno-langagier) qui constitue les modalités de notre rapport à notre milieu commun (*oikos*).

La question contemporaine du numérique radicalise par ailleurs l'impératif d'une pensée propre à cette condition techno-écologique. Depuis les ancrages sociohistoriques du procédé de cybernétisation amorcé dans les années 1950 (Lafontaine, 2004), les technologies numériques nous plongent aujourd'hui dans un monde de computation ubiquitaire à l'échelle planétaire (Bratton, 2016). Le changement radical qu'a introduit la cybernétique – paradigme scientifique dans lequel s'inscrit l'écologie scientifique – en tant que nouveau paradigme médiatique fut partiellement saisi dans les analyses d'Heidegger à travers l'idée de l'accomplissement de la métaphysique. Les catégories de la pensée abdiquent face aux calculs et à l'opérationnalité. La science devenue technoscience s'autonomise face à ses fondements philosophiques classiques. Mais plus qu'une « fin de la pensée », il s'agit de pointer une nouvelle condition de la pensée qu'impose la cybernétique. Cette dernière révèle alors pleinement cet « oubli de la technique » (Stiegler, 2018) qui caractérise la philosophie, c'est-à-dire le sol technique, la prothèse qui est toujours constitutive de la pensée. Or, cet état de fait est aujourd'hui plus explicite et radical alors que la technicité de la pensée est elle-même environnementale, infrastructurelle, dispersée – écologique. Dans ce contexte, la médiation de la technologie elle-même repose sur le fait d'avoir transformé l'environnement en médium. Il n'y a qu'à penser à l'ensemble des objets « intelligents » connectés formant ce qu'on nomme l'Internet des Objets (IoT), au *cloud* qui permet de passer d'un médium à un autre, aux rôles que joue la production de données dans les nouvelles formes du capitalisme (Zuboff, 2019), à l'influence sociale du traitement automatique des algorithmes ou au rôle structurel des plateformes (Srnicek, 2018). La médiation de la technologie est non seulement en relation directe avec l'environnement, mais elle reconfigure ce dernier à un tel point

qu'elle en fait aujourd'hui une condition inhérente de son fonctionnement. De ses implications matérielles à ses implications psychosociales, la technologie est aujourd'hui à la fois une influence sur notre environnement, la condition de ce dernier ainsi qu'une médiation de la relation qu'on entretient entre les deux. L'environnement est aujourd'hui médium dans son sens le plus radical et multiple. Bien entendu, cet état de fait n'a pas attendu le numérique – la forêt ou l'océan (Jue, 2020) sont autant des médiums que la réalité virtuelle ou les plateformes – mais il renouvelle l'impératif d'une telle réflexion par sa profondeur et son échelle.

À cet effet, la rationalité propre aux environnements techno-écologiques que nous mettons actuellement en place exprime inévitablement une certaine forme de dynamique relationnelle au cœur de nos structures sociales. Cette dernière ne semble toutefois pas être celle d'un soin si nécessaire aujourd'hui, mais plutôt une reconduction de l'instrumentalisation moderne de toute chose sous la forme d'une ressource réductible à un calcul économique. L'action politique semble donner le pas à l'adaptation signalétique (Rouvroy et Berns, 2013), le corps humain se présente comme une chose à optimiser (Le Dévédec, 2021) et la pensée comme un traitement de l'information (Bruder, 2020), l'utopie est remplacée par des stratégies de gestion et une pensée logistique (Quet, 2022), les crises ne sont plus des éléments ayant des causes sous-jacentes, mais des conditions naturalisées de l'existence et une fonction clé de l'économie capitaliste (Klein, 2010).

En écho à cet état de fait, le numéro 23 de la revue *COMMposite* porte sur les perspectives d'articulation entre technologie et écologie et interroge sous différents angles les modalités de cette condition techno-écologique contemporaine. Dans le premier texte, Lucie Szejnhorn interroge les modalités de la relation qui s'est

historiquement constituée entre le numérique et la perspective d'une transition écologique. Elle montre comment cette relation s'est d'abord caractérisée par une interprétation idéologique faisant du numérique un vecteur de dématérialisation et donc une panacée pour la transition. Or, cette interprétation s'avère peu à peu contestée et critiquée à mesure que se constitue un champ d'analyse autour des impacts environnementaux du numérique. Ces derniers se caractérisent notamment par un poids matériel bien réel, mais également un rôle structurant en tant qu'accélérateur des flux socioéconomiques et menant à des effets rebonds. Ce texte nous permet donc de problématiser la nature du rôle que sont appelées à jouer les technologies numériques dans le cadre d'une transition réellement écologique.

Le second texte tisse le rapport entre la technologie et l'écologie par la perspective de l'art. Monica Venturi Delporte retrace les stratégies possibles de réconciliation vers lesquelles nous pointent les œuvres d'arts plastiques et performatives. L'art se situe à la croisée des chemins et intercède dans les rapports complexes qui unissent ces deux pôles. À partir des travaux de plusieurs artistes – Olga Kisseleva, John McCormack, Baum et Leahy, Stefan Schouten, Julie Lattaud, Laura Schreuder, Gabriella Weiss, Julia Kaisinger et Katharina Unger – cet article reconstitue différentes pistes de réflexion pour redéfinir notre rapport à l'environnement autrement que sous l'angle de l'exploitation ou la domination. Il y est notamment question des modalités possibles de communication et de compréhension des arbres; d'exploration spéculative de la composition biologique de plantes par le biais de l'informatique; de reconstruction par impression 3D de structures sédimentaires inspirées d'un hypothétique Microbiocène; de design écoconventionnel et d'alimentation en lien avec les champignons. Tous ces

exemples participent à donner forme à l'humilité et la compassion nécessaire aujourd'hui vis-à-vis des multiples êtres qui partagent notre monde.

Pénélope Selhausen-Kosinski discute ensuite de notre rapport à la promesse technoscientifique à partir des technologies prédictives. À travers l'analyse d'un corpus de 15 émissions françaises, une typologie des promesses liées aux technologies prédictives est proposée. Les promesses fonctionnalistes renvoient principalement à l'optimisation des ressources, les promesses sociales sont plutôt associées à des valeurs et des idéaux, les promesses épistémiques évoquent les avancées possibles en termes de connaissance tandis que les promesses démiurgiques questionnent les fondements ontologiques de l'humanité. Le texte ouvre ainsi d'importantes réflexions quant à la dimension énonciatrice et performative des promesses technoscientifiques au sein de nos sociétés contemporaines et de leur potentiel avenir écologique.

Le quatrième texte offre un récit d'expérience personnelle qui trace les rapports entre le territoire québécois et les pratiques extractivistes coloniales qui ont marqué son histoire. À travers une pratique d'herbier, Hubert Alain évoque le croisement techno-écologique qui compose le territoire et ses différentes particularités historiques. Les plantes recueillies font ici office de démonstration de la complexité des enchevêtrements. Elles représentent simultanément le cadrage de la puissance technologique et l'évasive résistance de la nature. Depuis différents sites (réservoir de Manic-5, ville minière de Gagnon, le sol déboisé des lignes de transport électrique) ce texte interroge l'archive territoriale en tant que technique de pouvoir colonial et offre comme alternative une pratique an/archiviste ouvrant sur un futur queer et décolonial.

En varia, le dernier texte porte sur l'évolution des études universitaires en communication au Québec entre 1973 et 2015. Marie-Chantal Falardeau nous offre un aperçu fort constructif de l'évolution de la recherche depuis les premiers cours dans les années 1960, à l'institutionnalisation du domaine de la communication dans les années 1980-1990 et jusqu'aux recherches plus récentes. Ce texte retrace notamment les différentes formes qu'a prises la communication à titre d'objet de recherche, les particularités linguistiques, les taux de diplomation, les rapports de genre, la taille des recherches ou les différentes méthodes mobilisées au sein des études supérieures. Il en ressort spécifiquement une dynamique de transformation de la recherche au fil du temps ainsi qu'une importante vitesse de développement pour les études en communication. Cet article offre ainsi une analyse précieuse quant au rapport que nous entretenons avec notre propre démarche scientifique dans le domaine de la communication.

Références

- Bonneuil, C. et Fressoz, J. (2016). *L'évènement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris : Seuil.
- Bratton, B. (2016). *The Stack. On Software and Sovereignty*, Cambridge-Massachusetts: MIT Press.
- Bruder, J. (2020). *Cognitive Code. Post-Anthropocentric Intelligence and the Infrastuctural Brain*, Montreal-Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Ceballos, G., Ehrlich, P. R., Barnovsky, A. D., Garcia, A., Pringle, R. M. & Palmer T. M. (2015). Accelerated Modern Human-Induced Species Loss: Entering the Sixth Mass Extinction, *Science Advances*, 1 (5), p.1-5.
- Crutzen, P. J. & Stoermer, E. F. (2000). « The Anthropocene », *Global Change Newsletter*, 41, 17-18.
- Elhacham, E., Ben-Uri, L., Grozovski, J., Bar-On, Y. M. & Milo, R. (2020). Global Human-Made Mass Exceeds All Living Biomass, *Nature*, 588, p.442-444.
- Ferdinand, M. (2019). *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris : Seuil.
- Haff, P. (2014). Humans and Technology in the Anthropocene: Six Rules, *The Anthropocene Review*, 1(2), p.126-136.
- Haraway, D. (2016). Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents, *Multitudes*, vol. 65, no.4, p.75-81.
- Hörl, E. (2017). *General Ecology: The New Ecological Paradigm*, London: Bloomsbury Academic.
- Hornborg, A. (2022). *The Magic of Technology. The Machine as a Form of Slavery*, London: Routledge.
- IPCC. (2021, July). *Climate Change 2021: The Physical Science Basis. Contribution of the Working Group I to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*. Cambridge University.
- Jue, M. (2020). *Wild Blue Media. Thinking Trough Seawater*, Durham: Duke University Press.
- Klein, N. (2010). *La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, Montréal : Leméac.
- Lafontaine, C. (2004). *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris : Seuil.
- Le Dévédec, N. (2021). « Sans limites » : une critique écologique et politique du transhumanisme et de son monde, *Cahiers Société*, (3), 99-122.

- Malm, A. (2016). *Fossil Capital: The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London: Verso.
- Malm, A. (2017). *The Progress of this Storm: Nature and Society in a Warming World*, London: Verso.
- Moore, J. W. (ed) (2016). *Anthropocene or Capitalocene? Nature, history, and the crisis of capitalism*, Oakland: PM Press.
- Morton, T. (2021). *La pensée écologique*, Honfleur, Zulma Essais.
- Neyrat, F. (2016). *La part inconstructible de la terre. Critique du géo-constructivisme*, Paris : Seuil.
- Quet, M. (2022). *Flux. Comment la pensée logistique gouverne le monde*, Paris : La Découverte.
- Rouvroy, A. et Berns, T. (2013). Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation, *Réseaux*, vol.177, no.1, p.163-196.
- Srnicek, N. (2018). *Le capitalisme de plateforme : l'hégémonie de l'économie numérique*, Montréal : Lux.
- Stiegler, B. (2018), *La technique et le temps. 1. La faute d'Épiméthée – 2. La désorientation – 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être suivis de Le nouveau conflit des facultés et des fonctions dans l'Anthropocène*, Paris : Fayard.
- Yusoff, K. (2018). *A Billion Black Anthropocenes or None*, Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism. The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, New York: Public Affairs.